

Cristina Fallarás

Deux petites
filles

Métallié
N O I R



Cristina Fallarás

Deux petites filles

Deux petites filles de trois et quatre ans sont enlevées en plein jour ; l'une d'elles est retrouvée morte, atrocement mutilée, l'autre est portée disparue. Enceinte jusqu'aux dents, Victoria González, journaliste et détective, reçoit un chèque anonyme avec l'ordre de retrouver au plus vite la deuxième petite fille.

Flanquée parfois d'un adjoint accro à la bière brune, Victoria plonge alors au cœur de l'enfer. Elle écume les bas-fonds de Barcelone, du Raval, peuplé de prostituées, d'alcooliques et de tous les immigrés échoués là en attendant l'avenir, jusqu'aux Viviendas Nuevas, cité semi-périphérique sinistrée, ghetto de pauvres où tout s'achète et se vend à ciel ouvert, y compris les pires perversions. Entre les toxicos qui divaguent, les clodos passifs, les tueurs à gages sentimentaux, les mères folles, toute la ville semble avoir un penchant pour l'horreur et personne ne sera sauvé. Victoria elle-même a bien du mal à échapper à ses vieux démons, à son passé de petite frappe bourrée d'addictions. Seul moyen de se calmer les nerfs : la haine systématique contre d'innocents petits animaux domestiques.

Féroce et sans concession, Cristina Fallarás nous entraîne bien loin du Barrio Gótico et de la Sagrada Família : ici la famille est un précipité de haine et les décors sont sordides, on est à l'envers de la ville. Une écriture coup de poing qui n'épargne personne.

Ce livre a reçu le prix Dashiell Hammett 2012.

Cristina FALLARÁS est née à Saragosse en 1968. Journaliste et écrivain, elle a été rédactrice en chef, chroniqueuse ou scénariste pour divers organes de presse nationaux, comme El Mundo, Cadena Ser, Radio Nacional de España ou El Periódico de Catalunya.



Cristina FALLARÁS

DEUX PETITES FILLES

*Traduit de l'espagnol
par René Solis*

Éditions Métailié
20, rue des Grands Augustins, 75006 Paris
www.editions-metailie.com

Titre original: *Las niñas perdidas*

© Cristina Fallarás, 2011

Traduction française © Éditions Métailié, Paris, 2013

ISBN : 978-2-86424-909-2

ISSN : 1264-3238

C'est pas un contrat normal, il se dit, c'est une vengeance. Il respire un bon coup, passe sa main dans ses cheveux brillants, noir de jais, et frappe à la porte. Une vengeance. Il entre.

Putain, mais t'es qui, toi? Il le pense mais ne le dit pas. Pour Genaro, la piaule est vraiment trop. Un tueur ne peut pas croire que la piaule d'un suppôt du mal ressemble à ce point à la piaule d'un suppôt du mal telle qu'il peut se l'imaginer. Il a vu la même dans un film de narcos américains des années 70, et aussi dans une série du dimanche après-midi, avec une blonde dans la baignoire, et puis dans ses délires les plus dingues, avec coke et smoking blanc. C'est de la balle, mon pote, et pas question que ça profite à ton cul, il se dit aussi.

La totale: des colonnes avec des bustes de faux empereurs, des femmes de marbre reposant sur leurs seins mutilés, une cheminée assez grande pour y faire descendre trois putes déguisées en père Noël, de grands miroirs à cadres dorés, un bar capitonné de cuir couleur crème avec des tabourets assortis, une épaisse moquette blanche, bref, toute la panoplie de rêves en toc du parvenu qui a gravi les échelons du crime.

Et tout au fond, assis loin derrière un bureau aussi massif qu'incongru, il y a lui. Un unique fauteuil en cuir, énorme, du même cuir couleur crème que le bar, fait face à la grande baie vitrée, qui occupe tout un pan de mur. Genaro le regarde et se dit: ton fauteuil, il est juste là pour te donner l'impression que c'est toi le boss, mon pote, les mecs comme toi je les connais par cœur, espèce de crâne d'œuf complètement défoncé, par cœur je te connais, bordel, tu as tout Barcelone à tes pieds, mon salaud, à tes pieds de salopard de première,

tu es la sorcière, la sale putain d'ogresse qui dévore les cuisses des petites filles.

Le fauteuil. D'où surveiller la ville, comme on surveillerait son vignoble.

– J'ai quelque chose pour vous, dit Genaro, mais c'est comme si sa voix n'était pas la sienne.

Sur la gauche de la baie vitrée, là-bas au loin, on aperçoit un voilier pas plus gros que le petit doigt d'une fillette de deux ans. Entre eux deux et la mer, il y a toute la ville avec ses cinq tours naines qui se la jouent gratte-ciel.

Depuis son fauteuil, le chauve l'observe avec une cruauté sereine. C'est drôle, son crâne est complètement rasé mais il ne brille pas. Les photos ne captent pas le regard, les photos n'ont pas de profondeur. Genaro est cloué sur place, incapable de réaliser qu'il a au-dessus de la tête un cortège d'anges de douleur sculptés dans l'obsidienne. Deux semaines qu'il contemple les trois photos du chauve que sa cliente lui a fait parvenir. Aucune ne laisse entrevoir cette férocité qui le tient figé contre la porte en acier dépoli.

Le chauve prend son temps.

Un instant, Genaro se dit que l'autre sait parfaitement pourquoi il est là : d'un regard, le chauve a percé sa boîte crânienne – il en a le pouvoir – pour se glisser dans les replis de son cerveau, déchiffrer ses intentions, et même lire dans son passé, dans son intimité, dans ses faiblesses les plus grandes. Lui, il est incapable de faire face... Il lui semble voir ses pensées se répandre à travers cette brèche, s'inscrire dans l'air, avec une écriture qui trahit toutes ses intentions et que l'autre capte aussitôt. Ou presque. En même temps il se dit qu'il est vraiment trop con, qu'il réagit comme un pauvre petit pédé de merde, bordel, qu'est-ce qui m'arrive, putain... Quand un gros lard est tellement riche qu'il sait comment camoufler son bide et son crâne d'œuf sous des couches et des couches de billets cousues entre elles, on finit par oublier qu'il est gros, on imagine même qu'il a des cheveux et de la grâce

dans les mouvements. C'est précisément ce qui arrive à Genaro quand le type se lève sans difficulté et se penche par-dessus le grand bureau qui tourne le dos à la carte postale de la ville.

Le voilier avance lentement. C'est un insecte sans sillage traversant le néant.

– Approche, petit.

Un signe de sa grosse main.

Un croc de boucher. Voilà ce que Genaro imagine en commençant à avancer. Tout l'intimide, le personnage, l'environnement, et surtout l'absence d'escorte ou de gardes du corps – il a l'air tellement sûr de lui – et la facilité avec laquelle il est parvenu jusqu'au bonhomme. Au rez-de-chaussée, depuis la rue, un ascenseur particulier mène à une seule porte, la sienne, en acier, sans sonnette ni œilleton.

Putain de pourriture de junkie chauve et obèse. C'est ce qu'il se dit, junkie tueur d'enfants, violeur, enclulé de bâtard, je vais te faire ravalier tout ton or et tu vas crever en vomissant des pièces, ogre féroce des contes les plus atroces, il se dit, ogre qui dévore les petites cuisses des petites filles engraisées juste à point. Mais il n'a pas assez de rage accumulée. Genaro sait ce qu'il lui faut, et il tient bon. La rage, plus de rage, jusqu'à l'aveuglement. Il a besoin de se repasser les images qui font vomir, elles sont parfaitement conservées dans sa tête, déversées, une à une, dans le bon ordre, de la vidéo à son cerveau, sa pauvre tête qu'il croyait pourrie mais qui s'est révélée vierge devant l'horreur absolue. Il remarque que les paumes de ses mains deviennent moites et il met en route la bande-vidéo qu'il conserve tout au fond de son âme, cette pauvre âme qu'il croyait desséchée mais qu'il a fini par entendre hurler sans répit.

– Il me le faut mort, a-t-elle dit, le visage flou sous un nuage électrique de cheveux couleur paille orangée. On m'a dit que tuer, c'était votre boulot.

À cet instant, Genaro a hésité entre tourner les talons et lui éclater la tronche. Le doute lui a été fatal. Il est resté et il a écouté.

– J'ai apporté ça pour vous. C'est une vidéo. Peu importe comment je l'ai eue. J'ai aussi les photos du type qui a passé commande et tous les renseignements dont vous pourrez avoir besoin. Je connais vos tarifs, et je me fiche de payer le double. Quand vous aurez vu le film, vous comprendrez pourquoi je veux que vous le tuiez. Moi je ne pourrai jamais, pas par manque de courage, mais parce que je ne sais pas faire et que j'ai peur que quelque chose ne marche pas et qu'il s'en tire. Je considère que même si c'est votre boulot, ça ne serait pas mal que vous ayez d'autres motifs, en plus de l'argent. Vous les trouverez dans le film. Celle qui y figure, c'était ma fille, l'aînée. L'autre, l'autre... Bon, je vous laisse un numéro de portable, pour votre usage strictement personnel. Appelez-moi autant que vous en aurez besoin. N'hésitez pas. Et ne le ratez pas.

Elle est partie aussi sèchement qu'elle s'était présentée, et Genaro est resté sur l'impression qu'elle était déjà morte. Morte et desséchée. Comme ces cadavres dont les cheveux continuent à pousser. Une rousse morte, s'est-il dit, cela va bien ensemble, les morts, ce ne sont pas des cheveux noirs qui leur poussent, c'est évident, les cheveux secs des mortes, ils ne peuvent être que roux, couleur paille rousse, et il s'est presque marré en y pensant.

Il ne savait pas qui avait bien pu lâcher le morceau, il ne travaillait que pour quelques clients, toujours les mêmes, il bossait peu et bien, pour lui c'était ça l'important. Le reste du temps, il jouait au petit délinquant, dealer d'amphétamines à sniffer et d'autres excentricités toxiques. Elle se trompait. Pour tuer, il n'avait pas besoin d'autres raisons que le fric. Mais il fallait qu'on lui en donne l'ordre. Arrivé chez lui, il a lancé le DVD. Cette femme était venue à lui pour lui passer commande, mais elle ne lui avait pas donné l'ordre. L'ordre, c'est le film qui le lui a donné.

Après, quand il a découvert que le chauve faisait dans l'opium, il n'y croyait pas tellement c'était facile; des dealers d'opium, il n'y en avait pas beaucoup en ville, et il savait à qui s'adresser. Tout transitait par le même endroit, le dernier étage d'un immeuble de banlieue sur lequel régnait l'empereur de tous les impossibles, le roi du "T'as qu'à demander et tu l'auras", un dernier étage où ses activités le menaient souvent. L'opium du chauve passait par ce dernier étage, et lui était le type idoine pour le lui amener. Le reste, jusqu'au moment de l'affrontement, avait été facile. Très facile. Le chemin d'accès le plus facile de sa carrière.

Genaro observe le chauve, assis derrière la grande table, en train de fouiller dans l'un des tiroirs à sa droite. Pourquoi attendre? Il a tout planifié. Le petit filet de sang coulant de l'oreille de la gamine, le poinçon, la lame, l'aiguille qui explorent le cou avant de s'y planter, fil de fer, barbelé, tringle à rideau sous l'aisselle infantine. Il tire de sa poche la petite sarbacane et d'un jet sec lui plante le dard dans la poitrine. Trois, deux, un, dodo!

Le voilier disparaît sur la droite. La mer indigo trace une ligne maladroite, comme sur un dessin d'enfant, pour se distinguer du ciel presque blanc. Sans cesser de le regarder, il se prépare un autre gramme de cocaïne sur la même table. C'est pas un contrat normal, se dit-il de nouveau, c'est une vengeance.

Le chauve émerge de sa brume empoisonnée en clignant des yeux et sourit aussitôt par-derrière la bave aigre qui fait briller son double menton.

– Et qu’avez-vous l’intention de me faire qui ne me plairait pas ?

Il est à poil, attaché au même fauteuil clouté en cuir crème où il a reçu sa dose de sommeil. Il a devant lui, posée sur la table, une petite caméra vidéo du format d’un téléphone portable, quelque chose qui ressemble à un poinçon en plus gros, plusieurs lames de rasoir, deux aiguilles à tricoter, une grosse tringle à rideau rouillée avec des traces de peinture blanche et une petite bobine de fil de fer qui a servi à lui attacher les mains, les pieds et le cou au siège et à lui serrer le pénis et les testicules transformés en masse violette.

Comment le tuer ? Comment *seulement* le tuer ? Si la mère est toute desséchée, Genaro, lui, a encore du sang dans les veines. Et dans la tête un film dont chaque image est gravée.

– La même chose que ce que vous avez fait ou ordonné de faire à la gamine du film. C’est très exactement ce que je vais vous faire. Ni plus, ni moins.

Genaro tremble. Ça y est, il tremble.

Un éclat brillant s’installe dans les yeux du chauve. Il lève la tête autant qu’il le peut, le fin fil de fer lui déchire la peau du cou et lui fait un gros collier de sang. Il est de plus en plus congestionné, mais toujours aussi hautain, il n’a rien perdu de sa morgue.

– S’il s’agit bien de celle à laquelle je pense, elles étaient deux, pas une seule, et c’était un cadeau. On nous les avait données, et il est très mal élevé de ne pas apprécier un cadeau comme il le mérite. En fait, on les leur avait données à eux, mais je l’ai su, et c’est parce que je le savais que j’ai participé. Oui, j’y ai participé, il n’y avait pas de raison. On dirait que j’ai toujours de la chance. Pas parce que la sœur a eu une fin encore pire, je peux vous garantir qu’elle l’a eue, et que ça a été beaucoup plus long, mais parce que je vous attendais et

que vous êtes venu. Je ne compte pas m'en tirer. – La tentative de rire se transforme en borborygme. – Je vous attendais, vous ou un autre, et cela a mis du temps, mais vous êtes là. Je vais mourir, je mérite de mourir, je désire mourir. Vous n'êtes pas capable de comprendre à quel point je le désire, et je n'ai pas le temps de vous l'expliquer, ce serait trop long. Je vous attendrai dans la paix de l'enfer, et je vous assure que quand votre heure sera enfin venue, comparé à tout ce que vous avez dans la tête, à tout ce que vous avez vu, vous pourrez respirer tranquille, et les abîmes vous sembleront le meilleur havre de paix imaginable.

La rue Joaquín Costa dans le quartier du Raval à Barcelone est un territoire de Philippins, de Pakistanais, de quelques Marocains et d'une horde de pouilleux qui tiennent à peine debout. Deux ou trois bars à cocktails égarés attirent à la tombée du jour quelques jeunes modernes et une poignée d'aspirants à la condition d'intellectuel tatoué, sans changer d'un iota la nature de l'étroit passage sale. Si on y prête attention, on peut observer sur les petits balcons des fillettes en culotte en train d'attendre que leur mère obtienne du client une éjaculation rapide. S'il y avait des assassinats en ville, ils pourraient facilement se produire dans cette rue et ses environs. Mais il n'y a pas d'assassinats, et sur les trottoirs s'entassent des ordures, des ivrognes, des vendeurs ambulants, de jeunes dealers de méthamphétamine orientale, de la graisse de kebab, quelques tomates écrasées en décomposition, et des étudiants.

La calle del León, la rue du Lion, est sa parallèle, plus sombre, moins évidente et un peu plus propre que Joaquín Costa. Elles sont reliées par deux autres rues, Paloma, la Colombe, et Tigre : un zoo pour lequel la détective Victoria González ressentait la même fascination que quand, dix ans plus tôt, elle avait décidé d'ouvrir à cet endroit un cabinet de détective privée, façon de s'inventer un personnage qui tempère ses addictions.

Un jour lointain, où elle n'avait pas envie de rentrer, elle avait vu, en passant au coin des rues Paloma et León, un gros type maladroit qui s'échinait en transpirant à sortir le cadavre démantibulé d'un canapé par une porte en bois massif. Il ne restait pas beaucoup de portes en bois dans le quartier, toutes remplacées par la sinistre huisserie en aluminium qui avait

donné à la zone cette atmosphère de tristesse minable qu'elle a toujours. Cette porte-là était jolie, épaisse, haute, à double battant et étonnamment étroite compte tenu de son envergure. On aurait dit la porte déformée d'un conte fantastique, avec son verrou rouillé et jauni par l'urine. Tout en pensant à cela, Victoria González avait vu le type qui finissait par arriver à sortir, en forçant, le gros meuble crevé, pour le laisser juste de l'autre côté de la rue, près de la porte d'un bar où s'entassaient déjà un matelas tout taché, deux chaises éventrées et un clodo assis, avant de retourner coller sur la porte une feuille où on lisait : *À louer, s'adresser ici*. Ensuite il était rentré et avait refermé la porte.

Victoria González, qui alors ne savait même pas qu'elle deviendrait détective, était entrée dans ce bar d'en face, avait collé son coude sur le comptoir en aluminium graisseux, commandé une bière et passé près d'une heure à observer la jolie porte et l'écriteau avec l'inscription à la main. Le bureau qui allait être le sien était au croisement du Lion et de la Colombe. Côté Lion, la grosse porte, incrustée dans un vieux linteau de pierre tout écaillé. Côté Colombe, probablement une vitrine, bouchée par un rideau métallique rouillé que personne ne semblait avoir ouvert depuis des décennies.

Les choses arrivent sans raison. Les raisons, on les fabrique après, pour se fournir une explication. Les choses arrivent, poussées par leur propre impulsion ou par leur inertie, elles arrivent de loin, et c'est ainsi que Victoria González avait réglé ses trois bières, était sortie du bar pour traverser la rue et frapper à cette porte qui était déjà la sienne. Le même gros qui avait sorti le meuble, évidemment, avait ouvert la porte, l'avait invitée à entrer d'un geste et d'un grognement, et était retourné à l'endroit où il avait de toute évidence été assis tout ce temps, à savoir par terre. Le local, d'environ cinquante mètres carrés, était pratiquement dans l'obscurité, à peine éclairé par la lumière qui filtrait à travers le volet. Dans le coin droit opposé à la porte, l'homme continuait à transpirer, assis par terre

devant un paquet de cartes et une réussite presque terminée. Victoria s'était dit que c'était le genre de type qui se tend des pièges à lui-même.

– Qu'est-ce que vous voulez ?

Il avait tendu la main avec une certaine difficulté, à cause de son ventre, pour prendre le cinq de cœur dans l'une des quatre rangées de cartes.

– C'est combien le loyer ?

Les yeux fixés sur la réussite, l'homme resta songeur et, au bout de deux ou trois minutes, remit la carte à l'endroit où il l'avait prise.

– C'est pour vous ?

– Oui.

– Pour quoi faire ?

Victoria González, qui était restée jusque-là collée à la porte, fit quelques pas et vit alors la mezzanine. Ce qui lui avait semblé un plafond bas, très bas, deux mètres de hauteur à peine, était en fait un faux plancher en bois qui occupait les trois quarts de l'espace. Un étroit escalier, en bois lui aussi, au fond, permettait d'y grimper.

– Pour l'habiter.

Le type avait levé les yeux et l'avait regardée comme un orang-outan qui verrait pour la première fois un Chinois à poil. Jusque-là, il ne s'était même pas donné la peine de lui jeter un coup d'œil.

– Ici on ne peut pas habiter, finit-il par dire en levant le front en direction du faux plafond.

– Moi, je peux.

Il avait incliné la tête, s'était levé tout essoufflé et, du pied, avait poussé les cartes qui étaient par terre contre le mur, lentement, comme s'il avait médité une réponse sans appel.

– Il n'y a qu'un cabinet, pas de douche, ni de lavabo, ni de cuisine.

En le voyant devant elle, Victoria s'était rendu compte qu'il était plus grand que ce qu'elle avait cru au début, ou

alors c'était l'effet du faux plafond. L'homme la regardait avec un mélange de curiosité et de défi et grognait en respirant, comme si la graisse accumulée sur sa poitrine et son estomac avait été en train de l'étouffer peu à peu et qu'il était en plus en train d'épuiser tout l'oxygène du local.

– La cuisine, je l'ai jamais faite et j'en ai rien à foutre.

Il y avait aussi du défi dans le choix du ton et des mots, et c'était comme si l'air lui manquait. Victoria s'en était rendu compte. Elle s'était dit qu'elle aussi elle étouffait et que ce moment n'en valait peut-être pas la peine. Elle avait senti l'agressivité du propriétaire, une irritation sans raison. Il lui avait semblé que l'homme, en fait, ne voulait pas lui louer. Il avait peut-être prévu de s'en servir comme refuge pour y passer des après-midi écœurantes à faire des réussites assis par terre, loin d'une femme assommante et sale. Ou c'était peut-être un dealer, un parmi tant d'autres dans le quartier. Ou c'était peut-être seulement un gros salopard. Il va me le louer, oui ou non ?

Le type s'était approché tout près et il la regardait dans les yeux avec des allures de primate. Elle avait eu l'impression qu'il avait dû souffrir de carence alimentaire dans son enfance. Et qu'à un moment, il allait se mettre à la renifler, elle s'y était presque préparée, et elle avait su que si elle savait contenir le type et supporter le halo de transpiration qu'il dégageait, elle gagnerait le bras de fer. Dix secondes, trente secondes, une minute...

– Cinquante mille pesetas par mois, et cinq mois de caution payables d'avance tout de suite, récita le type d'un trait, comme s'il se désintéressait de l'affaire. Je ne veux pas de putes ici, ni de drogue, ni d'animaux. Tout dégât est à votre charge. Je ne veux pas de cuisine ni de feu d'aucune sorte. Et je ne veux pas de flics ici. Ni de putes, j'insiste, vous m'avez bien entendu, pas de putes. Si votre truc c'est les putes, je vous conseille de rebrousser chemin. – Victoria n'avait pas bougé, et avait maintenu la posture de défi, et l'homme avait haussé les épaules. – Je ne veux pas de bail ni de notaire, je vous

donnerai un papier que vous signerez. Je passerai tous les mois voir si tout est en ordre.

Depuis lors, la détective Victoria González avait religieusement payé le loyer et respecté ces règles. Le bailleur, depuis dix ans, n'était jamais passé inspecter sa propriété, ou du moins la détective ne l'avait jamais vu. Elle, pour sa part, n'avait jamais habité là. Peu de temps après l'avoir loué, nettoyé et avoir disposé sur la mezzanine un matelas deux places, elle avait décidé d'être détective. Et elle en avait fait un bureau génial, avec le matelas sur la mezzanine pour les nuits de veille et les chagrins sans domicile fixe.

Les ongles et les dents. La gamine retrouvée avait les vingt ongles arrachés, ainsi que toutes les dents, dix-neuf pièces en tout. Proprement, comme une simple formalité. Ils ne lui avaient pas brisé les doigts, il n'y avait pas de traces de brûlure aux mains et aux pieds, ils n'avaient fracturé ni les chevilles ni les poignets. En somme, ils ne s'étaient pas acharnés pour procéder aux extractions. La détective Victoria González porta la main à son ventre et se dit qu'on ne sait jamais jusqu'où peut aller l'imagination, ni prévoir sa capacité de déduction, ni la vitesse de l'éclair avec laquelle elle peut surgir.

Un tout jeune flic des Mossos d'Esquadra, la police catalane, s'était réfugié dans le coin opposé à la porte de l'étroit local, comme s'il avait voulu se mettre à l'abri. À l'abri de quoi ? se dit Victoria. Comment préserver son esprit de l'horreur que déchaîne notre propre imagination ? Parce que là, il n'y avait plus rien. La tête du garçon avait un léger mouvement d'oscillation, au rythme de ce qu'il écoutait dans un iPod connecté à son oreille droite. Il n'entrait dans la zone éclairée, si tant est qu'on puisse appeler lumière ce léger éclat marron sale, que lorsque, de temps en temps, il laissait retomber sa frange vers l'avant. Et c'est alors qu'elle se rendait compte à quel point la violence l'affectait encore.

À ses pieds, l'absence du corps qui avait été emmené avant son arrivée. La détective fit des calculs, certaine des données dont elle disposait, et parvint à la conclusion que le corps avait été enchaîné dans cette espèce de débarras non ventilé pendant neuf jours. Putain, se dit-elle, plus de deux cents heures.

– Le truc des ongles et des dents... Je n'arrive pas à me l'enlever de la tête. – La voix de l'agent retentit sans prévenir.

– On dirait un film d’horreur, une suite de *Seven*, ou de *Saw*, une saloperie dans le genre.

Il parlait sans enlever l’appareil de son oreille, mais il parlait, ce qui était un progrès stupéfiant, puisque le jeune homme, que Victoria avait déjà croisé en d’autres occasions, n’ouvrait d’habitude même pas la bouche pour esquisser un bonjour. Même dans l’obscurité, la détective pouvait voir la couche brillante de sueur sur son petit visage décomposé, verdâtre. La souffrance lui donnait l’air encore plus jeune, il offrait l’aspect totalement désesparé d’un gamin qui viendrait de se faire enfermer à la nuit tombée dans le gymnase de son école. L’agent n’aimait pas Victoria. Elle, pour sa part, s’en foutait pas mal, mais à des moments pareils l’envie lui venait de le prendre dans ses bras et de le bercer contre sa poitrine, c’est fini mon petit, ce n’est rien, c’est fini, c’est juste encore un sale coup de cette folie, juste encore plus de violence, encore plus de la même chose, ne regarde pas, je te protège. Ça lui était déjà arrivé en d’autres circonstances. Devant les restes d’une prostituée sur laquelle avait été pratiqué un avortement violent et non désiré – vu le stade avancé de la gestation, on aurait même pu parler de césarienne pratiquée de force et sans anesthésie – le gamin s’était presque évanoui et elle avait failli le prendre dans ses bras. En ces instants, ils avaient été sur le point de rompre la glace méprisante qui se dressait entre eux les rares fois où ils se retrouvaient au même endroit, mais tout était resté virtuel, donc inexistant.

Cette fois-là, ce sentiment la déranga un peu plus, parce qu’elle ne put s’empêcher de l’attribuer à son état.

– Pourquoi les ongles et les dents? Dans quel but? Ce n’est pas nécessaire, ce n’était pas... sexuellement... nécessaire... pensa l’agent à voix haute.

– Les ongles et les dents, Gómez, c’étaient ses seules armes.

La détective fut surprise de sa propre réponse, énoncée du tac au tac. Et elle se dit en elle-même que c’était évident, que

– Jesús je t’en supplie, au nom de ce que tu aimes le plus, c’est-à-dire moi, je ne sais pas jusqu’à quel point le Croate est mêlé à tout ça, je ne sais plus quoi penser, mais ne t’approche pas de lui. C’est la mort assurée, c’est bien pire que mon Fournisseur et que tous les fournisseurs réunis. Jesús, écoute bien, t’approche pas du Croate.

– Je ferai ce que je pourrai, Vicky, et ne me dis pas qui est le Croate parce que je viens de suivre un cours magistral sur ses activités et je te jure que je ne sais pas comment je pourrais réagir si je tombe dessus. Un enculé de pédophile. Le pire des enculés.

– Qu’est-ce que tu as appris ?

– Que ton vieil ami le Croate est un industriel de la pornographie infantile, pour commencer. Et que le chauve, en plus de se branler en la visionnant, il en achetait, moi je dis que c’était pour la distribuer, il n’allait pas se garder tout pour lui tout seul dans sa tour d’ivoire. Et pas seulement ça, le chauve lui amenait le matériel, comme dit le fou, c’est-à-dire les gamines et les gamins dont il avait besoin.

– Quoi d’autre ?

La voix de Victoria était pleine de verre brisé et de blessures fraîches en train de se rouvrir.

– C’est tout, chef, c’est tout pour le moment... Et toi, comment tu vas ?

– Je suis fatiguée. Je te rappelle dans deux heures. Tiens-moi au courant.

– Écoute...

– Quoi, Jesús ?

– Maintenant, on sait beaucoup de choses, y compris plus que ce que je voudrais savoir, je te le dis dès maintenant...

– Recommence pas, c’est pas le moment.

– Non, chef, c’est pas ça. C’est qu’il y a quelque chose qui colle pas.

– Je sais.

– Tu sais quoi ?

– Jesús, ce qui colle pas pour toi, c'est pourquoi, vu qu'ils avaient le matériel que, dis-tu, le chauve leur fournissait, ils ont dû tuer les filles d'Adela Sánchez de Andrade, merde, c'était pas nécessaire.

– Putain, chef, toi, je t'aime.

La détective arriva au coin de la rue del León et de la rue de la Paloma et inhala une bouffée putride. Les premiers Philippins commençaient à occuper leurs postes habituels pour échanger toute la journée des conversations chantantes dans un langage souriant et indéchiffrable. Elle se dit que ces gens avaient l'air de ne même pas dormir et elle se dit aussi, Un jour ils vont me tuer, même si, comme toujours, elle ne put s'expliquer pourquoi elle gardait cette sensation comme un de ses secrets les plus intimes. Elle entra et referma la porte à clé, hissa son poids jusqu'à la mezzanine, comme si elle devait s'y sentir plus protégée, et elle s'assit sur le matelas. Quand elle fut plus détendue, elle vida sur le lit tout le courrier volé dans la boîte aux lettres d'Adela Sánchez de Andrade. Une fois écartées les factures et toute la merde publicitaire, il restait les courriers envoyés par la banque. Sept enveloppes au total. Elle les ouvrit lentement et classa par date les relevés de compte.

Tout y était. Le retrait de 10 000 euros, sûrement les honoraires du toxico fou. Le retrait correspondant à ses propres honoraires. Et avant ça, peu avant, quatorze jours, un virement de 100 000 euros sur le compte d'Adela, qui le jour même était reparti, par un autre virement, sur un autre compte. Celui-là, elle ne pouvait pas l'identifier mais elle n'eut pas de mal à relier les fils et à découvrir que les 100 000 euros avaient été virés à la rousse depuis le compte de son très cher père, celui-là même qui lui envoyait religieusement 3 000 euros le 1^{er} de chaque mois.

Elle se dit que les relevés bancaires étaient notre meilleur portrait. Elle se dit qu'elle faisait bien de ne pas ouvrir les